

Dans le bus entre Cardiff et Aberystwyth

Extrait d'*Une Aventure galloise*- Jean-Yves Le Dissez
(Coop Breizh, 2006), récit d'un voyage au pays de Galles en juillet 2005

*Encore si l'homme ne faisait que changer de lieux !
Mais ses jours et son cœur changent.*

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*

À onze heures le lendemain je monte pour la première fois dans un bus de la compagnie Arriva dont je vais devenir un client régulier. Je me prépare à un long voyage, cent-soixante-dix kilomètres pour être précis, qui va me prendre une bonne partie de la journée mais qui me permettra de voir non seulement du pays mais aussi des gens. Une jeune garçon encombré d'un énorme sac à dos essaie en vain de se faire comprendre du chauffeur. Je vole à son secours. Il veut se rendre à Bangor et se demande s'il doit passer par Aberystwyth. La réponse est oui, il est dans le bon bus. Je lui explique néanmoins qu'il en a pour sept bonnes heures. Il en a vu d'autres, il est Ukrainien et a fait tout le voyage en car ! Mais là, il vient de Glasgow. En vacances ? Pas du tout. Il travaille dans des fermes. Ils sont dix, comme ça, de son I.U.T. C'est une sorte de stage, mais d'un an, il doit envoyer des rapports à ses profs.

- Tu veux devenir ingénieur agronome, agriculteur ?

- Oh pas du tout, les fermes c'est juste pour améliorer mon anglais, je veux faire du business, ouvrir un garage, plusieurs garages.

- Mais ça consiste en quoi, ces boulots ?

- À Glasgow, je nourrissais les chiens, je faisais un peu de peinture...

- Vous êtes quand même payés ?

- Oui, environ trois cents Euros par semaine

- Pour combien d'heures ?

- Je travaillais cinq jours par semaine, de 8 à 5.

- Les propriétaires vous hébergent chez eux ?

- Pas souvent, souvent on dort dans une caravane ou à l'hôtel.

- Tu n'as pas eu de mal à obtenir un visa ?

- C'est plus facile pour moi car ma mère est d'origine italienne, j'ai la double nationalité.

- Tu parles italien ?

- Non.

À Bangor, il va remplacer un autre Ukrainien, qui lui expliquera le boulot. Dans quelques mois, ils sera remplacé à son tour par l'un des huit autres et ainsi de suite. C'est comme les vendanges, mais tout au long de l'année. On m'expliquera plus tard que l'agriculture britannique dépend de cette main d'œuvre saisonnière ou estudiantine.

- Tu t'appelles comment ?

- Serherg.

J'entends Sergeï mais il m'explique que ce n'est pas du tout ça, m'emprunte mon crayon et l'écrit en répétant Sergeï, Sergeï, tu vois c'est différent.

- Tu te plais ici, Sergeï ?

- *Oh, I'm too much like the English !*, s'exclame-t-il, pour me dire non pas qu'il est comme les Anglais (je ne l'aurais pas cru) mais qu'il les aime (trop, comme on dit désormais partout, semble-t-il).

J'essayais d'imaginer ce que ça pouvait faire d'être né dans l'Ukraine d'avant Gorbatchev et de se retrouver là, vingt ans plus tard, à apprendre en accéléré la société de consommation et le capitalisme. Avec son portable (sur lequel il envoyait sans cesse des SMS à ses copains et à sa famille à Kiev), son optimisme ravageur, son innocence désarmante, il me parut très attachant. Quel sang neuf en Europe ! C'était comme si le vieux continent retrouvait une jeunesse. Puissent les jeunes Français, sans rien perdre de tout ce que nous savons, nous, des excès du capitalisme sauvage et de ses fausses promesses, agir avec la fougue propre à leur âge, oser encore, bouger, parcourir le monde, dire qu'un autre monde, le leur, est possible !

Nous empruntons l'autoroute et arrivons assez vite à Abertawe (Swansea, *prononcer abertawé*), ville dont l'Université est jumelée avec la mienne, ville où séjourne en ce moment Moya Jones, présidente de l'Association "pays de Galles en France" que nous avons, elle, ma collègue Anne Hellegouarc'h et moi-même, fondée ensemble il y a quatre mois à peine. Mais je ne suis qu'en transit et je ne verrai pas grand-chose de cette ville bombardée comme Brest et, comme elle, reconstruite dans un style qu'on aurait aimé plus vernaculaire.

Passé Caerfyrddyn/Camarthen (*prononcer kaervirzinn*), où je reviendrai dans deux jours, le car devient véritablement bus et s'arrête à tout bout de champ. Cela n'est pas pour me déplaire. J'observe le chauffeur. Il m'a l'air très sympathique. Il a toujours un mot gentil pour ceux qui montent et descendent, des personnes âgées pour la plupart. Je décide d'aller lui parler. Si ça le dérange ? *Not in the least*, je conduis encore mieux quand je parle ! plaisante-t-il. Est-ce qu'il pense que les choses se sont améliorées toutes ces dernières années ? Oui et non. Depuis 1989, depuis Thatcher, les travailleurs n'ont quasiment plus de droits. C'est la jungle. Non loin d'ici, à Lampeter, il y a une usine qui tourne entièrement avec des ouvriers polonais. Ils travaillent cinq semaines et retournent chez eux quatre semaines. Et autrement, les retraites, par exemple ? Nous avons un système fantastique ! Et puis un beau jour, quelqu'un là-haut a décidé que nous n'avions plus les moyens de le conserver, à cause du baby boom de l'après-guerre et tout ça. On a commencé à mettre en place les pensions privées, oh tout doucement au début mais ça a été le commencement de la fin. Et puis on a tout privatisé, sauf ce qui ne marchait pas, évidemment, bref on a enrichi les riches avec l'argent du contribuable !

Je dois dire qu'il conduit parfaitement tout en bavardant. Il est très élégant, avec sa chemise blanche et sa cravate bleue. J'ai toujours admiré le soin que les hommes de la classe ouvrière britannique apportent à leur tenue vestimentaire et souvent été séduit par leur éloquence, leur maîtrise de la langue. À cet égard, Michael Marshall, c'est son nom, est exemplaire. Il possède, au plus haut point, l'art de la conversation, de l'argumentation, avec juste ce qu'il faut d'humour pour ne pas passer pour un raseur (crime suprême ici). Il est cultivé et curieux de tout. Il me parlera de vacances en France, près de Valence, en Suisse, à Lesbos. De vacances où il a beaucoup et bien observé, compris bien des choses.

- Donc, c'est plutôt pire qu'avant ?

- Je n'ai pas dit ça. Matériellement, tout va mieux qu'avant, mais pas financièrement.

- Subtile distinction...

- Non, il y a une différence. Le problème, c'est l'immobilier. Moi, en 99 justement, quand je suis venu m'installer ici, dans le pays de ma femme – je suis Anglais, personne n'est parfait – j'ai pu acheter une maison pour vingt mille livres. J'avais des mensualités de deux cent-dix livres par mois, ça allait. Aujourd'hui un jeune qui voudrait acheter une maison similaire devrait déboursier 250 000 livres. C'est tout simplement impossible, im-pos-sible !

- Je comprends enfin le système des *mortgages*, qui occupent une telle place dans la vie et la conversation des Britanniques. Pour financer l'achat d'un bien immobilier, on ne peut pas souscrire un prêt ordinaire, on est obligé d'en passer par ces prêts hypothécaires à taux

variable. En cas de hausse des intérêts, des centaines de milliers de gens endettés au maximum absolu de leur possibilités pourraient se trouver contraints de vendre, littéralement à la rue, dans un contexte de baisse des prix mais de hausse des loyers...

- Vous savez quoi ? reprend Michael, ils ont maintenant inventé le *mortgage* qu'on peut transmettre à ses enfants ! Le capitalisme ne connaît pas de limites.

- Mais l'économie se porte bien ...

- On s'arrange pour nous donner cette impression. Mais la *community*, l'esprit communautaire, le respect mutuel, fout le camp, maintenant c'est chacun pour soi. L'esprit de la campagne, le mode de vie d'autrefois sont en train de disparaître. Aujourd'hui tout va si vite. C'est dommage. Mais ici, ça va encore.

- Vous êtes pessimiste ?

- Non, j'en ai l'air ? Dans ce pays il y aura toujours un garde-fou, notre caractère de cochon, le fait que nous ne nous laisserons jamais marcher sur les pieds. Vous savez, c'est le mythe du "free-born Englishman", sauf que ce n'est pas un mythe, c'est en nous, c'est plus fort que nous.

- Ma question était idiote. Il n'a rien d'un pessimiste en effet et si tout le monde est comme lui, si digne et si ferme à la fois, je ne doute qu'il y ait encore de l'espoir.

Nous traversons une région agricole, vallonnée sans plus, où je reviendrai demain, pour parler d'agriculture justement. Mais ma base pour une semaine sera Aberystwyth, petite ville universitaire de 13 500 habitants, l'une des premières stations balnéaires du Royaume-Uni, siège de la Bibliothèque nationale et, à bien des égards, capitale culturelle du pays de Galles.